

# WATTEAU

DES  
PORCHERONS A LA COMÉDIE FRANÇOISE

---

... Les panneaux de Crozat sont pour Watteau une entreprise considérable. Il s'y donne tout entier. Sa réputation, son renom, il peut peut-être les établir sur cette décoration, et il ne ménage rien pour la mener à bonne fin. Toutefois, un gros obstacle se dresse : son logis est loin, très loin de l'hôtel du financier. Chez Sirois, il ne peut plus, au réveil, commenter son travail en rêvant, comme il aime à le faire, et comme sa petite nature, vite fatiguée, l'y invite ; il lui faut se lever très tôt chaque matin et traverser la grande moitié de ce formidable Paris qu'il n'aime pas... Quand il vient, c'est noyé dans le flot des jardiniers affourchés sur leurs haridelles et remportant leurs paniers vides, bousculé par des commis de bureaux, empressés, habillés et frisés, par des perruquiers qui courent, saupoudrés des pieds à la tête et brandissant le fer à toupet, par des limonadiers qui portent, sur d'incertains plateaux, le café dans les chambres meublées ; le danger est sérieux quand l'essaim des apprentis écuyers, suivi des laquais furieux et mal dégrisés, débouche en volée à un carrefour dans la hâte de battre à l'aise les boulevards.

Cette mêlée dans laquelle il se jette, dont il ne sort que rudoyé, enfiévré et loin de ses pensées, cette mêlée l'attend chaque fois... Alors qu'il quitte sa

toile, le cerveau lourd, le tourbillon le reprend : maintenant c'est la fille qui l'assaille, la joue placardée de rouge, la gorge nue, hardie de l'œil, de la lèvre et de la main ; c'est la lassitude des gens qui baguenaudent dans le remous des carrosses et des chaises, les hoquets des soldats et des portefaix ; à mesure qu'il approche des Innocents l'enchevêtrement des charrettes des coquetiers et des marayeurs ; enfin, c'est le puant et effroyable cloaque du Grand-Châtelet, les lèpres de la prison avant les bêlements lamentables, les coups sourds, l'âcre et écœurante odeur de sang de l'abattoir louche de la rue du Pied-de-Bœuf, — avant l'immonde égout de la chute du pont Notre-Dame, au bord duquel, dans le crépuscule et la pestilence, des prostituées se livrent aux tueurs.

Watteau eut vite fait de se trouver un refuge de l'autre côté du rempart, en face de chez Crozat, aux Porcherons.

En quelques minutes il est chez lui, — et c'est le calme, le silence, et même un peu de cette mélancolie qu'il chérit tant.

La barrière franchie, son éclaboussement passé, et le Jeu de boules, et le cul-de-sac des Sergents, et le *Grand Vainqueur*, et l'*Espée de bois*, et la *Cunette*, chaumes hospitaliers où le feu clair flambe vite, la nappe est tôt mise, le pichet de vin et les gobelets prestement apportés, après ces réduits équivoques dont le pittoresque ne masque pas assez le lamentable, nids possibles cependant aux adultères et superbes fringales des bourgeoises amoureuses, après cette ceinture inquiétante dont la largeur n'excède une portée de mousquet, cette banlieue est exquise. Très verte dans les roseaux, les sureaux, les haies qui découpent les courtils

séparés par le grand ruisseau qui vient de Ménilmontant.

Des saulaies de la Ville-l'Evêque jusqu'à la croix Cadet et à la maison de la princesse de Monaco, Watteau peut choisir à son aise; les logis ne manquent pas vers la ferme Nateau au pigeonnier seigneurial et aux tourelles en poivrières, vers le château Le Coq, vers la tour des Dames ou vers le carrefour du faubourg et de la rue Coquenard, à la croisée des chemins, proche la petite chapelle de Notre-Dame de Lorette... De toutes parts, la vue s'égaie des bois de haute futaie des petites maisons, des pommiers et des cultures qui bordent les chemins de Clichy, de Saint-Ouen, de la Nouvelle-France, et, sur les flancs de la montagne toisonnée de vignes, des trous béants des carrières, des raidillons qui grimpent entre les ormes, les noyers, les moulins aux ailes folles, les abreuvoirs moussus, la vue s'égaie de Montmartre tapi au pied des murs de l'abbaye, sonore de tintements et de carillons.

Paris même, si près, est à demi masqué par la buée qui tremble au-dessus du boulevard. On peut ici l'oublier presque; seuls émergent des combles imprécis, des aiguilles de clochers.

Les vagueries sont délicieuses aux Porcherons, et Watteau y rencontre cette presque solitude que nous lui verrons toujours rechercher. Ce n'est pas la campagne avec ses rudesses et ses austérités, mais, partout, des bouquets de bois, des mares à canards, des fermes, des fruitiers, des jardins entre lesquels des grosses maisons s'érigent: celle de Balalud de Saint-Jean, celle de Regnard, — où le maître ne viendra plus, et où, mélancoliquement, vieillissent et la blonde Doguine,

Ami, verse-moi du vin frais  
Pour la Doguine...

et Tontine à la gorge de marbre, Tontine qui chantait si bien et qui, pour contenter « tout le monde », était alternativement

Ou brune ou blonde...

Non loin de la demeure de Jean-Antoine, il y a le petit enclos du cimetière Saint-Eustache; les tombes et les croix ne discordent avec sa songerie. S'il pousse sa promenade jusqu'au village de Clignancourt, il visite certainement la chapelle du vieux Vleughels d'Anvers, père de ce Nicolas Vleughels qu'il ne va pas tarder à rencontrer...

C'est le premier repos de Watteau. Apparemment il ne restera guère en ce premier domicile qu'il s'est librement choisi. L'intéressé témoin qu'est Caylus n'a oublié ce détail :

« Il n'étoit pas sitôt établi dans un logement qu'il le prenoit en déplaisance. Il en changeoit cent et cent fois, et toujours sous des prétextes que, par honte d'en user ainsi, il s'étudioit à rendre spécieux... »

Toutefois, il travailla assez en ce « réduit ». Et, sans vouloir ingénument situer toute la vie de Watteau à l'aide de ses toiles, il nous reste dans l'œuvre de précieuses impressions qui datent de son séjour aux Porcherons, des souvenirs qui sont indéniablement montmartrois.

Il y a d'abord le *Marais*, que grava Jacob, ce paysage très ordonné et encore bien classique. Dans le clos d'une ferme dont on aperçoit au fond les bâtiments, des femmes devisent, d'autres tirent de l'eau; plus loin, près d'un chemin creux, deux hommes montent une meule de luzerne; sur l'horizon un arbre grêle et les pieux d'une barrière où

se nouent des pampres. Une sanguine du British Museum représentant une cour de ferme, et signée par extraordinaire *Ant. Watteau*, est bien du même temps : on y retrouve maints détails du *Marais*, notamment l'amusant arrangement des quatre gaudes qui maintiennent la poulie au-dessus de la margelle du puits. Ce dessin et cette toile sont très caractéristiques ; ce sont bien des sites de banlieue, saisis dans leur vérité particulière faite de lèpre citadine et de pittoresque villageois. *L'Abreuvoir* est du même temps, et cette maison, cet herbager enclos de mauvaises planches, la sourde gêne qui se dégage du paysage et des personnages qui l'animent trahissent encore les petits maraîchers des fossés de Paris... Mariette écrit quelque part que Watteau peignit ces deux toiles « étant aux Porcherons » : l'indication est superflue... Parmi les Watteaux de Potsdam, il y a aussi un groupe de maisonnettes montmartroises et un bouquet d'arbres maigres que la fantaisie de Jean-Antoine a silhouettés auprès d'un lac et de collines à l'Italienne.

Mais la gloire des Porcherons c'est la guinguette. Ceux-là et celle-ci ont été trop mis en coupe réglée par les vaudevillistes et les graveurs, — ah ! la guinguette de Saint-Aubin avec la Servante, la Grissette et la Marquise..., — pour qu'il soit très tentant d'en parler encore. Cependant, il me faut bien noter qu'en ces temps où Watteau habite ici, cette guinguette se rappelle sans cesse à son attention aux jours fériés, voire fort souvent en semaine. C'est à la guinguette que Miché et Marton, Champagne et Marine discutent si savamment sur l'objet que vous devinez ; on n'y mange d'échaudés arrosés de piquette, sans qu'aussitôt, en fausset ou à pleine gorge, il n'entende crier :

Tu es, guinguette, le canton  
 Le plus joli du monde.  
 Tu nous fais naître des amants  
 Les plus jolis du monde,  
 Qui font dessus l'herbe des tours  
 Les plus jolis du monde...

ou

En allant à la guinguette,  
 Le long de ce petit verd pré,  
 J'ai rencontré Fanchonette  
 Parfaite et belle à mon gré...

Et, à un des très rares moments où il consent, du pinceau, à plaisanter à la flamande, il campera en travers du chemin une théorie d'ivrognes et de commères, il juchera le roi de la bande sur un âne; plus loin, des couples glisseront, grisettes à qui leurs amoureux ont offert à goûter; près d'un arbre sous lequel des chasseurs se reposent, attablés, des galants, en partie carrée, festoieront; au fond, sur le ciel, l'enseigne de la chopine se découpera, et les soliveaux de la barrière, et la pente douce d'une colline : ce sera le *Retour de Guinguette* (1).

Cependant, la situation de Watteau est fort irrégulière; il peint sans autorisation, il peint illégalement, il n'a pas le droit de peindre : il n'est affilié à la Jurande des maîtres, il n'est de l'Académie royale et les gardes de la corporation de Saint-Luc peuvent le dénoncer. D'où, l'inévitable et désastreux procès. Il lui faut régulariser sa situation.

Or, de toutes parts, l'Académie s'impose à Jean-Antoine : La Fosse l'en entretient chez Crozat; quoiqu'il ait rompu toutes relations avec Gillot, il sait, néanmoins, que cet indépendant s'y prépare depuis deux ans, faisant litière de ses goûts. Le duc

(1) P. Chedel sculp : « Le tableau original, grandeur de l'estampe. Du cabinet de M. Cordonnier, ancien capitoul de Toulouze ».

d'Antin « qui s'échauffe pour se signaler dans son poste » vient de faire savoir à la Compagnie qu'elle ait à lui désigner deux candidats, précédemment couronnés, qui lui sembleraient dignes « de profiter de l'estude de Rome, s'il playt à Monseigneur de les y envoyer »...

Et la hantise de l'Italie reprend Watteau une dernière fois. Allait-il pouvoir réaliser son rêve, voir et vivre les œuvres des magiciens qu'il commence seulement à soupçonner?... «... il eut quelque envie d'aller à Rome pour y étudier d'après les grands maîtres, surtout d'après les Vénitiens dont il aimoit beaucoup le coloris et la composition. »

L'Ecole s'est, là-bas, quelque peu relevée. La tournure de nos affaires en Flandre n'y est point étrangère : Poërsen vient d'être créé chevalier de Saint-Lazare, il a été vice-prince, il est prince maintenant de l'académie de Saint-Luc. Il est fort bien en cour. Le portrait de « dom Carlo Albano » lui a été payé « en un assez gros morceau de la vraie croix avec une bulle authentique, enchâssé dans une croix d'or garni d'émeraudes et de diamans ». Clément XI veut aussi son portrait de sa main. Toutefois Poërsen ne s'en soucie que médiocrement « parce que l'on n'a jamais veu personne en qui l'air du visage change si souvent qu'à ce Saint-Père ». A ces honneurs très grands, un autre, assez inattendu, allait s'ajouter. Complaisamment, il l'apprendra au directeur des Bâtimens :

« Il y a icy, Monseigneur, une Académie fameuse par les beaux esprits qui la composent, parmy lesquels l'on compte douze ou treize cardinaux, plusieurs Princes et autres gens sçavants. Comme j'ay l'honneur d'estre cognu de bon nombres de ces seigneurs, ils ont bien voulu sans que je l'aye sol-

licitée me faire la grâce de me donner une place dans cette illustre Compagnie, quoy qu'il ni ut point de place vacante. Ils ont en ma faveur augmenté leur nombres ainssi qu'il est exprimée dans les lettres pattantes dont ces seigneurs m'ont gratifiée. Cette Académie se nomme Arcadia. L'on m'a donnée le nom de *Timante*, parce que chaqun de ces académiciens doit avoir un nom de pasteur... »

Cette Rome tourmente Watteau. C'est d'un œil d'envie qu'il y voit partir Eusèbe Nourrisson et Giral qui sont désignés... Lui, n'ayant pas de premier prix, ne pouvait être choisi.

Alors, il prend un parti extrême et qui n'est pas sans quelque témérité : officiellement, il se présente « aux suffrages de la compagnie ». Les dates détruisent le roman de Gersaint, le tableau militaire porté dans l'antichambre, La Fosse « découvrant » Watteau, et le « mon ami, vous ignorez vos talens et vous vous méfiez de vos forces ; croyez-moi, vous en sçavez plus que nous... » Ah ! quand Gersaint brode...

Non. C'est avec une autre toile qu'il va tenter l'aventure ; l'implacable Mariette nous l'apprend, c'est avec les *Jaloux* (1).

Tout l'œuvre de Watteau s'institue sur ce tableau. La toile que Watteau soumet aux juges contient en germe les merveilles qui vont suivre. Il semble qu'il ait pris à tâche de manifester, d'enfermer dans ce petit cadre, en promesses magnifiques, le drame poignant et mélancolique, l'amère et délicieuse comédie, l'inégalable fantaisie qui sortiront de son pinceau... le calme du fourré est grand, et ce

(1) Les *Jaloux* allèrent chez M. de Julienne ; G. Scotin les grava. Une variante, où Mezetin n'est pas, figura à la vente Montullé, en 1783 (n° 56 du catalogue), et repassa, le 3 mai 1786, à une seconde vente (n° 143 du catalogue).

n'est le murmure de la source au pied de la sphinge de pierre qui l'agite, ni le rire silencieux du faune de marbre dans le croissant des branches, — mais bien le babil des amoureux arrêtés sur un banc. L'énigme de Gilles silencieux et méditatif, l'énigme non encore déchiffrée que Watteau a mise sous ces yeux vagues et sous ce facies placide, l'énigme de Gilles domine la scène ; c'est en vain que l'amante impatiente, inquiète, a jeté là sa Folie et son tambourin pour l'interroger : perdu dans sa songerie, il reste muet. Près de lui Mezetin croit amuser de quelque bon conte une compagne qui, d'une main distraite, effleure une guitare en guettant la réponse de l'homme blanc... Ces deux voix dans l'accalmie du grand bois, sous la magnifique course des nuages qui dévalent, là-haut, sur les cimes, dans le susurrement du vent qui fait virevolter les feuilles sans les arracher, — et qui assourdit cependant les pas de Scaramouche et d'Arlequin qui se sont glissés sous les ramures pour surprendre les traîtresses...

Tout Watteau est ici.

Fait remarquable, l'Académie comprit les *Jaloux*.

Elle n'était, ce jour-là, trop fatiguée de peinture. A une des dernières séances, Coypel avait discouru ainsi que parfois cela lui arrivait : « Tout son discours a été soutenu de portraits qu'il y a fait, tant de la Peinture que de ceux qui s'y appliquent et de ceux qui en jugent, si vifs et si pathétiques que la Nature même n'en pourroit donner une idée plus vraie et plus noble... »

Coypel parle et écrit bien autrement mieux qu'il ne peint : est-ce à sa harangue qu'elle dut d'être plus saine d'esprit qu'à l'ordinaire ? ou au chaud appel de La Fosse ? Est-ce également La Fosse, qui

connaissant bien la nature du peintre, fait accorder à Watteau la faveur insigne de choisir, en toute liberté, le sujet de son morceau de réception? Cela est possible. En tout cas, il y eut discussion ; Van Clève s'était offert à lui en trouver un. Sur le registre, cette phrase est raturée : « Il recevra de M. Van Clève, Directeur, un sujet d'ouvrage de réception dont il présentera une esquisse... »

Voici le procès-verbal de la séance du samedi 30 juillet 1712 :

« *Présentation du S<sup>r</sup> Antoine Watteau.* — Aujourd'hui, Samedi trente de Juillet mil sept cent douze, l'Académie estant assemblée à l'ordinaire, le sieur *Antoine Watau*, Peintre, né à Valenciennes, s'est présenté pour estre reçu Académicien, et à fait voir de ses ouvrages. La Compagnie, après avoir pris les voix par les fèves, a agréé sa présentation. Le sujet de son ouvrage est laissé à sa volonté. Monsieur *Jouvenet* et M<sup>r</sup> *Magnier* ont esté nommés pour voir travailler le sieur *Gillot*, et M. *Coypel* et M. *Barrois* pour voir travailler ledit sieur *Wattau* (1). »

Sur la page du registre, presque sur la même ligne, le nom de son maître est à côté du sien... Le rapprochement est éloquent; le pauvre Claude tente son dernier effort. Lui qui n'a jamais su où se fixer, ne démêlant sa vraie voie dans la versatilité qui lui fait essayer tous les genres sans en approfondir aucun, il entreprend une dernière fois de lutter ouvertement pour rester incontestablement, et de toutes les manières, le maître de Watteau. Alors,

(1) Signèrent : « C. Van Clève, Coyzevox, Jouvenet, de Largillière, Coypel, Lauthier, Legros, de Troy, de Launay, L. Boulogne, Alexandre, Flamen, Hallé, Vernansal, Magnier, Colombel, Rigaud, Marot, P. Bertrand, Masson, Frémin. »

laissant là tout ce que sa fougue lui a fait réaliser, oubliant et Don Quichotte, et Pan, et Arlequin, il veut frapper un grand coup et se hausser jusqu'au style religieux. Bravement, inconscient de ses préparations hâtives, de ses détails maladroits, de son exécution falote, il s'embesogne à une *Élévation de Croix*... Il y a deux ans déjà qu'il y travaille : elle n'est pas achevée... Combien de fois ne l'a-t-il pas laissée pour suivre sa vraie nature, retourner de verve à ses grotesques et à ses bachiques?.. Mais Magnier et Jouvenet sont venus le morigéner ; cette préséance qu'il ambitionne de conserver, cette maîtrise qu'il veut affirmer par un coup d'éclat les lui font abandonner à nouveau, le ramènent, inquiet et tâtonnant, vers la machine ; il mettra cinq ans à la parfaire, — ce sera un désastre et il jettera ses pinceaux.

« Possédé de cet esprit d'instabilité qui le dominoit », Watteau est-il encore aux Porcherons ? A-t-il terminé la décoration pour Crozat ? Son récent succès, quoique pas encore définitif puisqu'il lui restait à faire le « chef-d'œuvre », lui a-t-il amené déjà cette « agréable réputation » qui devait augmenter « si considérablement le nombre de ses admirateurs », — et des importuns qui faisaient son supplice... » ?

Ces *Jaloux* ont été certainement précédés, jusqu'à cette maturité, d'œuvres successives toujours plus fortes et que nous n'avons malheureusement pas. Ce qui est hors de doute, c'est qu'à partir de cette toile le Watteau timide et qui se cherche n'est plus : le petit peintre a vécu, le maître s'est révélé.

Sa palette a perdu, de plus en plus, du « brûlé » primitif. L'ordonnance, l'aisance des figures, le calme, la crânerie avec lesquelles elles sont abor-

dées, l'admirable justesse des détails, l'heureuse synthèse du faune et de la sphinge, la poétique vérité du cadre de verdure, font cette petite toile, pour nous, la première en date des grands Watteaux. Si, en la détaillant longuement, on relève, ici et là, encore quelques lourdeurs trahies par l'estampe, si une gêne se fait jour en certains points, cela même rehausse d'un charme de plus cette subite manifestation.

Et c'est une révélation de la nouvelle vie que mène Watteau que ce Gilles et ce Mezetin, cet Arlequin et ce Scaramouche.

Evidemment, il y a quelque temps déjà qu'il se sert de ces personnages. Ces drôles lui sont familiers. Pour les connaître si parfaitement, il lui a fallu les fréquenter. Les bouffons italiens ne sont de retour en France, il n'a plus Gillot auprès de lui pour lui montrer ses études et faire revivre les bannis de 1697 : il a donc été les voir souvent au théâtre de la Foire pour les noter si bien. Etant donnée sa répulsion des foules, il n'a pris seul cette belle résolution. Ici, Lesage s'évoque.

Les « Sauteurs du Roy » ne constituent plus, uniquement, avec les animaux féroces ou savants, la joie de la foire Saint-Germain ou de la foire Saint-Laurent. Les artisans et les bourgeois qui baguenaudent surtout vers la ferme Saint-Lazare où l'on crie des robes de chambre de Marseille, des chemises de toile d'Hollande, du fromage de Milan et des ratons tout chauds ; les étudiants, les nobles du faubourg qui, vers l'Abbaye, processionnent entre les baraques de bois, devant les tableaux, les livres et les étoffes de prix, — ces gens ont maintenant pour s'éjouir le « Jeu du Bel-Air » de la dame Baron.

Et ce Jeu a pour fournisseur ordinaire Alain René Lesage... Combien de fois Watteau n'a-t-il pas assisté aux farces de son ami, aux PETITS MAITRES, *pièce en cinq entrées*, à ARLEQUIN ET MEZETIN MORTS PAR AMOUR, qui sont de 1712, et à celles qui suivirent : ARLEQUIN, ROI DE SÉRENDIB, ARLEQUIN INVISIBLE, ARLEQUIN THÉTIS?... Là, il avait vu vivre, avec ce qu'ils avaient conservé du costume et de la mimique des Italiens chassés, les personnages de ses *Jaloux*.

Watteau aime le théâtre dont l'exagération, le mensonge et les fantaisies sont parfois un écho à son rêve ; Gillot, lui aussi, aimait le théâtre. Et ses premiers et rares amis sont des hommes de théâtre. Après Lesage, voici La Roque ; après les tréteaux, l'Opéra et les Comédiens français...

Jean-Antoine vient de retrouver le chevalier de la Roque qu'il avait laissé à Valenciennes. Ce dernier, sa blessure à peine cicatrisée, avait repris sa place dans la Maison du Roi, mais toutefois pour peu de temps. Après les succès de Villars qui préludent à la paix d'Utrecht, il abandonne définitivement l'armée. Il revient alors à Paris et tourne son activité vers la scène, dont la passion ne l'a guère quitté. Il pense toujours à cette HISTOIRE DU THÉÂTRE FRANÇOIS ébauchée avant même son entrée aux gendarmes et à laquelle il devait travailler de temps à autre, sans toutefois parvenir à la mener à bien. En bon méridional qu'il est, il entretient la cour et la ville de son projet. L'auteur des LETTRES HISTORIQUES SUR LA COMÉDIE FRANÇOISE (1) n'écrira-t-il pas au début de la dissertation :

« Deux raisons m'ont empêché de prendre la

(1) A Paris, chez Pierre Prault, à l'Entrée du quay de Gèvres, au PARADIS, MDCCLXIX.

Comédie Française à son origine. La première, c'est que Monsieur de la Roque, homme d'esprit, travaille depuis quelques années à l'Histoire de ces tems reculez que je laisse en arrière, et le fait avec toute l'exactitude que demande ce sujet... »

Mais il y a mieux.

Ce Marseillais entreprenant, qui devait être un très charmant homme d'un commerce aimable et sûr, — je trouve encore ces lignes écrites au lendemain de sa mort : « ... la probité, la douceur de ses mœurs, la candeur et toutes les vertus nécessaires à la Société, qui formoient son caractère et qui étoient si naturellement peintes sur son visage, lui attiroient l'estime et la vénération de tous ceux qui le connoissoient et lui avoient fait quantité d'amis qui le regrettent encore tous les jours... », — ce Marseillais entreprenant ambitionne « l'applaudissement à l'Opéra » et rêve de cueillir les lauriers de Roy, de Destouches et de Menesson.

Or, il y a par la ville un pauvre diable d'abbé qui va grandement l'y aider. D'abord Servite, puis aumônier sur un navire de Louis XIV, on le retrouve à Paris gueux et sans pain, écrivant des LETTRES AU ROI sur ses victoires. Sauvé par la Maintenon des moines qui veulent le reprendre, du cardinal de Noailles qui l'a mis en mesure d'opter entre la messe et la muse, il a cessé de « dîner de l'autel et de souper du théâtre », car c'est lui, c'est Pellegrin, — et brièvement a ouvert boutique de vers, vivotant d'une petite pension qui lui est servie sur le MERCURE où il rédige « l'article des spectacles ».

Il inaugure la foire Saint-Laurent de 1711 avec un HARLEQUIN A LA GUINGUETTE, donne à la Comédie un POLIDORE qui est un succès et une MORT D'ULYSSE

qui fut un désastre, fait chanter aux dames de Saint-Cyr les CANTIQUES SPIRITUELS sur des airs d'opéras et, dans les entr'actes, rime des noëls, des madrigaux et des épithalames...

Fatalement la Roque, qui veut arriver, fréquente au MERCURE; il y rencontre Pellegrin : le livret de MÉDÉE ET JASON s'élabore : Salomon, la basse de viole, en écrira la musique.

Et voilà Watteau à l'Opéra avec le gendarme, et à la Comédie avec l'abbé.

Ce monde curieux et nouveau de l'Opéra, ce monde qui s'ouvre pour lui, Jean-Antoine l'explore, avidement séduit par la réalisation amusante de ces féeries, de ces ballets, de ces allégories, de ces fictions dans l'harmonie des décors et de la musique. Il l'étudie, non pour le traduire fidèlement; son ambition est plus haute. C'est une autre humanité qui se déploiera dans son œuvre; mais, à ce monde du Théâtre, il va emprunter de vagues costumes, des contrées imprécises et charmantes, des rencontres et des libertés qui l'aideront puissamment à exprimer sa pensée. Certes, il suit volontiers les études de l'œuvre à laquelle la Roque donne ses soins; il observe et retient toute la tri-gauderie de ces gens qui intriguent, matoisent, s'aiment, se déchirent, jouent sans cesse, au naturel, une tragi-comédie bien autrement plaisante que celle qu'ils récitent, qu'ils miment et qu'ils chantent.

Certainement, cette après-dînée d'avril 1713, quand, vers les cinq heures et quart, ainsi que le nouveau règlement le voulait, le spectacle commence, Watteau est dans la salle...

Or, il m'est possible de dire ce qu'il voit, ayant eu l'insigne bonne fortune de mettre la main sur la

rarissime MÉDÉE de la Roque, échappée avant moi à toutes les recherches.

Le rideau se lève sur « un endroit le plus agréable des Rives de la Seine; c'est un vallon délicieux et des Prairies à perte de vûe où le fleuve serpente ». Et dans ce vallon, précédée d'un bruit de guerre, l'Europe s'avance sous les traits de M<sup>lle</sup> Poussin. Elle se lamente.

Ciel ! de quel bruit affreux retentissent les airs !...

le chœur, derrière le théâtre, répond :

Courons, courons, aux armes !

et M<sup>lle</sup> Poussin continue :

Puissant Maître de l'Univers

Ne m'avez-vous soumis tant de Pays divers

Que pour me causer tant d'allarmes ?...

Mais Apollon paraît, c'est M. Hardouin, « dans un char brillant, avec Melpomène, les Jeux et les Arts ». Et Apollon la rassure :

Tes vœux sont montez jusqu'aux Cieux

Europe, reprend l'Espérance

La victoire a suivy les drapeaux de la France

Par l'ordre du maître des Dieux...

lors les « Habitans des Rives de la Seine viennent témoigner leur joye par des danses » et la tragédie commence.

Ce prologue est infiniment adroit. Il témoigne chez la Roque d'un incontestable et juste sentiment de l'à-propos : Denain vient de relever les courages abattus, on a oublié les longs revers et l'affreuse misère des temps paraît moins grande, on se remet à espérer, revivifié par ce rayon de gloire; les Parisiennes n'en sont plus « à se préparer à courir les risques de ces Alliez qui ne passent pas pour très sensibles », — et, dès le début de sa pièce, l'auteur,

avec une habileté consommée, dispose admirablement son public. Salomon ayant insisté pour que le rôle de « Médée, princesse de Colchos », fût tenu par M<sup>lle</sup> Journet, avec un sens non moins heureux la Roque veut que M<sup>lle</sup> Antier soit de la distribution ; il parvient, non sans peine, à lui faire accepter la création du petit personnage de « Cléone, confidente de Creüse ». Il sait ce qu'il fait, l'ancien gendarme : l'an dernier, lorsque Villars reparut à l'Opéra pour la première fois après sa victoire, superbement costumée en gloire, c'est M<sup>lle</sup> Antier qui, s'avancant « sur le balcon où étoit le vainqueur du prince Eugène », le couronna de lauriers...

MÉDÉE ET JASON allèrent aux nues : la musique de Salomon, jugée plutôt faible, n'empêcha rien ; le duo dans « le Bois », du troisième acte, déchaîna particulièrement l'enthousiasme :

MÉDÉE

Arrête

JASON

Ah ! laisse-moy...

MÉDÉE

Perfide, tu me fuis !

JASON

Non, non, je ne puis rien entendre.

MÉDÉE

Elle est morte si tu la sūis

JASON

Juste ciel !

MÉDÉE

Sur ses pas je vois ce qui t'appelle  
Tu veux en me fuyant, l'assurer de ta foy  
Mais, quand tu sens une flâme nouvelle  
Cruel, tu n'outrages que moy

JASON

Que ne m'est-il permis de n'être point parjure !  
Mon crime est le crime du sort

Les Grecs pour m'accabler font un commun effort  
Contre tant d'ennemis, Créon seul me rassure.

MÉDÉE

Ingrat, me comptez-vous pour rien ?  
Rompez un hymen trop funeste  
Je prendray soin d'un art où j'attache le mien  
Aimez-moi seulement, mon art fera le reste...

Les protagonistes furent acclamés ; Rebel crut qu'il venait de diriger un ouvrage pour le moins égal aux FÊTES VÉNITIENNES ou à MANTO LA FÉE ; les mousquetaires venus pour tenir l'ordre, les officiers venus pour tenir les mousquetaires, les abbés dans les loges, les gens de collège et de commerce au parterre, les pages et les filles du monde au troisième étage, tous sortirent enchantés, non sans avoir pendant cette soirée faste et à la grande joie de la limonadière, dévoré les truffes, les confitures, les oranges de la Chine, vidé les flacons de rossoli qui s'étagaient sur la nappe du buffet.

Le lendemain la Roque était célèbre (1).

Aussi, le quatrain se comprend-il qu'on grava au bas de la planche de Lépicié :

Victime du Dieu Mars, les Filles de Mémoire  
Occupent à présent son cœur et son esprit,  
Il a combattu pour la gloire,  
Et c'est pour elle qu'il écrit.

très petits vers au bas de cet admirable bonhomme souriant, bon, un brin narquois, que Watteau couche à demi sur ce tertre, en négligé du matin, la robe de chambre aux épaules, le gilet ouvert, avec

(1) Le succès de son opéra devait durer trente-six ans. La première représentation avait eu lieu le 24 avril 1713 ; il fut repris le 17 octobre de la même année, le 1<sup>er</sup> mai 1727, le 22 novembre 1736, le 20 février 1749 ; il eut par deux fois le suprême honneur de la parodie (Dominique Riccoboni fils et Romagnési, Théâtre Italien 2 mai 1727 ; mêmes acteurs et même scène, 13 décembre 1736).

sa canne à béquille et son chien, près d'une lyre, d'une cuirasse, d'un livre et d'une flûte, dans une campagne d'Opéra où s'ordonnent avec une aisance magnifique des verdure, des rochers gigantesques, la fuite d'un ciel tumultueux, un chœur de faunes, de muses aux seins, aux hanches, aux croupes bien flamandes (1).

Ah ! l'éloquence des mains d'Antoine de la Roque...

Il est peu nécessaire d'avoir l'affirmation de Caylus pour savoir que Watteau est musicien ; il suffit, pour s'en convaincre, de regarder la plus petite de ses toiles, le plus léger de ses croquis. Les naturelles dispositions de ceux de sa race, l'incroyable sûreté de son goût poussaient Watteau à rechercher âprement la joie délicieuse et profonde d'écouter, cette sensualité particulière et rare d'entendre la voix humaine se mêler aux harmonies des cordes et des bois. Et il ne dut jamais laisser facilement échapper ce bonheur-là. L'Opéra le vit souvent... Moins toutefois qu'on ne pourrait le croire, car il n'y a jamais pour Watteau, même au temps où la misère s'est éloignée, de long stade heureux ; trop d'inquiétudes naissent en lui, trop de petite fièvre le consume...

Une liaison, qu'il noue certainement à l'Opéra, est celle de Rebel, le batteur de mesure qui a une pension pour faire répéter la Grande Bande, les « vingt-quatre de chez le Roy »... Rebel joue de la basse de viole, l'instrument aux sons graves et mélancoliques, l'instrument préféré de Watteau,

(1) 1850, vente du lieutenant-général Despinoy, n° 894 (H. 98<sup>e</sup> ; L. 60), 1700 francs. Collection Carrier, dessin pour le portrait d'Ant. de la Roque. A rapprocher de l'ordonnance de ce portrait, l'ordonnance du panneau décoratif, *l'Alliance de la musique et de la Poésie*, peint quelques années avant.

celui qu'il placera dans combien de ses compositions ? Et Jean-Antoine a laissé un portrait de son ami : en robe de calmande rayée, une perruque à marteau sur son front carré, de face et regardant franchement de ses bons yeux intelligents et doux, il est à son clavecin, une main sur les touches, chiffant, de l'autre, la basse trouvée (1).

Les « espaliers » le virent aussi ; et toutes ces jolies filles, délices des petites maisons, régal des petites loges, friandises des petits soupers, « damnées » auxquelles les balancés, les gaillardes et les romanesques valaient tant de triomphes, la Lemire, la Souris et la de l'Isle, la Mangot et la Constitution, cette fille du nonce Bentivoglio, celles-ci et les autres... Watteau les a connues. Que de fois, dans ce petit réduit attenant à la scène et qui servait de foyer, que de fois n'a-t-il pas conversé avec les paysannes de Lulli, avec les Espagnolettes de Campra, avec les bohémiennes de Destouches ?... Il dut, dans ce petit réduit, exciter peu de convoitises. Il paye peu de mine et ces rouées sont, pour le moins, aussi glorieuses que les glorieuses de Valenciennes ; en général les timides et les renfermés ne réussissent avec elles. Si le provocant de leurs grâces, l'aguichant de leur sourire, l'effronterie capiteuse de leurs yeux ne sont, toutefois, pour intimider celui qui commence à posséder si manifestement la femme, l'éclat de leur vie l'effraie.

Si l'une d'elles, à son tour quelque peu bergère, dans le nombre il en est toujours, et, à certaines heures, les « plus furies et les plus bacchantes » ne le deviennent-elles pas ? — si l'une d'elles, tentée par

(1) Moyreau sculps., 1786, vente Chiquet de Champ-Renard, secrétaire du Roi, n° 116 : « Le portrait de J.-B. Rebel, maître de musique de la chambre du Roy, dessiné par Watteau son ami. » Acheté par Pouliain, 11 livres avec un portrait de femme de Frédou

cette réserve, veut avoir raison de ce qu'elle prend pour de l'indifférence, Watteau se dérobera, — ou son caprice aura cette « durée d'aurore » dont était si friande M<sup>me</sup> de Pons...

Une femme lui suffit, qu'il possède, une femme dont il n'a peur, qu'il domine, — et que nous n'allons pas tarder à rencontrer... Dans l'œuvre de Watteau, on ne trouve pas l'équivalent de la *Jeune femme blonde*, de la *Danseuse en paniers blancs* de Fragonard : Watteau ne deviendra le guerlu-chon d'aucune « déité ».

De même, il traversera le « chauffoir » de la Comédie Française, sans qu'il soit possible de lui attribuer une aventure galante.

Chez les comédiens, l'attention de Watteau s'accroît. Plus directement ce qui se déroule sur la scène est la déformation la moins grande, la réalisation la plus proche de ce qu'il a dans la pensée.

Il faut bien observer que les *Jaloux* annoncent et masquent à la fois ce qu'il va tenter : il pressent une autre comédie qu'il ne possède pas assez encore, mais que bientôt il va complètement pénétrer, une autre comédie qui l'attire, l'obsède, hante son vouloir. Depuis son entrée chez Audran et son séjour au Luxembourg, sans cesse il se documente sur elle. Il y pense, ébloui par le formidable de sa découverte. Il en laissera bien des aspects ; par antipathie, par répulsion, il en négligera bien des détails : il ne voudra en traiter que l'âme seule, que le Désir amoureux, — et de ce Désir même, effrayé de ses violences, il n'en formulera que le balbutiement ou la lassitude, deux formes très proches. Mais l'heure favorable à l'accomplissement de l'audacieuse tentative n'a pas sonné, un grand crépe, un voile morne recouvre tout. Il souffre, il

attend, résigné et convaincu. Et, si arrivé qu'on le croie dans son entourage, ce petit Flamand va cependant monter encore plus haut, beaucoup plus haut ; mais ces gens ne s'en apercevront, quelque délicats et avisés qu'ils soient, — et il aura, peintre, accompli une révolution dans la peinture, philosophe et penseur commenté et traduit l'éternel duo avec des nuances d'une ténuité, d'une finesse, d'un éclat et d'une mélancolie incomparables que longtemps encore après lui les midis clairs sonneront aux paroisses de son pays sans qu'on se doute de l'audace et de l'ampleur de son œuvre...

Il semble faire peu de cas du dialogue qu'il entend rue des Fossés-Saint-Germain. Il le saisit merveilleusement cependant ; mais il ne le laisse arriver jusqu'à lui que comme un divertissement à ce que les caractères ont de général et d'humain, hors des artifices, des convenances, du particularisme de l'auteur. Pour lui, il ne s'inquiète du détail ; c'est le Jaloux qui parle, c'est l'Amoureux, c'est le Galant, c'est le Pourfendeur, c'est le Niais... Le reste n'est que broderie : il écoute aussi volontiers Molière et Regnard, Lesage et Destouches, Dufresny et Dancourt, et ce n'est tel personnage du FÊTE DE PIERRE, de GEORGES DANDIN ou du VERT-GALANT qu'il fixe sur sa toile, mais le type entier qu'il résume et évoque plus complètement que ne le pourra jamais faire auteur dramatique. Cela, non par la seule vertu de l'éloquente et muette peinture, — mais par le charme lumineux et profond de son propre génie.

Est-il une scène parlée qui atteigne à l'éloquence de cet *Amour au Théâtre François*, un des joyaux du musée de Berlin ?... Autour du banc de pierre où les pampres luxuriants et lourds de grappes s'ac-

crochent, dans la reposante fraîcheur de ce bois ils sont tous là groupés : au fond, auprès de Dorimène ou de Dona Anna, Don Juan, empanaché et superbe, choque son verre au verre de Dorante ; satisfait, enceinturé et le feutre à la main, Crispin s'appuie au tronc d'un arbre ; d'autre part, le violon, la cornemuse et le hautbois jouent en sourdine en avant du quatuor des bernés et des sots relégués dans l'éclaircie de gauche... Et droite, souple, exquise, adorable de langueur amoureuse, avec le joli geste de ses deux bras ouverts et retombés, avec le frémissement des mains mignonnes qui tiennent plus qu'elles ne relèvent la lourde robe de moire, le buste cambré dans le corsage aux longues basques, la tête un peu penchée comme sous le poids d'une lassitude, Isabelle, d'une mule distraite, glisse sur la cadence des musiciens, le pas grave d'une danse. Léandre, ou Eraste, le chapeau rubanné et en veste de berger, d'un air détaché tend la jambe, cambre le mollet, lui fait vis-à-vis ; il se balance nonchalamment et darde vers elle un long regard pour scruter la pensée qui noie les grands yeux de sa maîtresse, l'indéfinissable du léger sourire qui flotte sur ses lèvres : dans l'élégance et le badinage de l'heure, dans la quiétude plaisante de la fête, l'émoi est grand entre ces deux êtres, si grand qu'il domine et que par un instinctif apitoiement, troublées dans leur candeur, Agnès et Clarice ne cessent de fixer la « victime d'amour », — qui doucement, doucement glisse au murmure de la mélodie...

Ah ! comme toute la pensée de Watteau est là...

Si, ce qui est infiniment probable, Watteau est entré chez les comédiens au bras de l'auteur de CRISPIN RIVAL et de TURCARET, il y est entré avec

quelqu'un qui, non seulement en tant qu'auteur, mais pour d'autres multiples causes, détestait cordialement ces « méchantes bêtes et ces ventres paresseux ». Mais, la chronique documentée de leur morgue et de leurs vices, de leurs travers, de leurs folies et de leur débauche, le « tableau » de leur immoralité, de leur inconscience et de leur inimaginable orgueil, n'empêche et ne ralentit le mouvement qui entraîne Watteau vers eux. Ces misères, ces deuils, ces rancœurs si proches du paillon, de l'éclat, de la fièvre et de l'ivresse du jeu, cette grande et pitoyable bohème lui rappelle trop la misère qu'il vient de subir et qui, la veille encore, côtoyait son rêve, pour qu'il ne se sente pas pris pour ces gens d'une secrète et vive sympathie. En sa fantasque humeur, il ne la leur traduira que difficilement, et dans ce monde tout d'impressions et sur les dehors, aucune franche amitié ne se déclarera, ne viendra vers lui.

La constante sollicitude de Jean-Antoine pour les comédiens a une cause profonde. De l'incommensurable fatuité de l'illustre Baron et de Quinault-Dufresnes aux aventures de la Dangeville et de la Sallé, l'étalement des ridicules et des scandales est énorme. Il n'en retient rien... Sûrement, on lui a dit le calvaire et la mort superbe de Molière ; au cours d'une des solitaires promenades qu'il affectionne aux alentours de son logis des Porcherons, il a peut-être cherché sa tombe dans le petit cimetière Saint-Joseph — et on lui a montré, près de la maison du chapelain, un vague coin de terre, « dans l'endroit où on enterre les morts-nés »... Pour les autres, il sait l'enfouissage, la voirie... Et il a entendu, et vu, la noblesse, la politesse délicate, le fond d'humanité que la Thorillère

tenait de Molière, — et il a peint la Thorillère comme de Troy et Largillère avaient peint Baron... Sur un fond villageois, il a croqué Dumirail (1) s'appuyant sur un thyrses, dessiné Poisson (2) en paysan...

Au temps de Watteau, il y avait un rire à la Comédie-Française; je ne veux parler de celui de Quinault le père, bas bouffon, mais bien celui de l'adorable nièce de la Champmeslé, de celui de Charlotte Desmares... « M<sup>lle</sup> Desmares a ri hier au soir tout son rôle d'un bout à l'autre. Ah! si elle n'avait pas les dents si superbes et les lèvres si belles! » Et, à tout propos, de ces dents-là et de ces lèvres elle rit, non seulement quand elle est Lisette du LÉGATAIRE ou Nérine du CURIEUX IMPERTINENT, mais aussi, et c'est à ne pas croire, quand elle est Iphigénie. Et les loges ne se fâchent pas plus que le parterre : il y a, avec elle, quelque chose de plus fort que le contresens sacrilège qui doit déchaîner le holà et les clameurs : il y a, soudainement, ce à quoi on ne résiste, il y a la joie débordante d'une belle fille, cette joie rose, fraîche et surtout ingénue, qui irradie, prend le public si complètement qu'il en oublie et Racine et les Grecs. Lesage lui-même se rend :

« Le beau naturel ! avec quelle grâce elle occupe la scène ! A-t-elle quelque bon mot à débiter, elle l'assaisonne d'un sourire malin et plein de charmes qui lui donne un nouveau prix. On pourrait quel-

(1) *Dumirail en habit de Paysan*, Watteau del, Desplaces sculp.; FIGURES FRANÇOISES ET COMIQUES, n° 4.

(2) *Poisson en habit de Paysan*, Watteau del, Desplaces sculp.; ibid., n° 2. — Voir, AUX FIGURES DE DIFFÉRENTS CARACTÈRES, une étude pour ce dessin, n° 202 « Personnage théâtral, la main gauche sur la hanche, le coude droit appuyé sur une terrasse. » Il y a, au British Museum, de la même figure une sanguine où la tête et le chapeau sont légèrement rehaussés de crayon noir.

quelquefois lui reprocher qu'elle se livre un peu trop à son feu et passe les bornes d'une honnête hardiesse, mais il ne faut pas être si sévère. Je voudrais seulement qu'elle se corrigéât d'une mauvaise habitude. Souvent, au milieu d'une scène, dans un endroit sérieux, elle interrompt tout à coup l'action pour céder à une folle envie de rire qui lui prend. Vous me direz que le parterre l'applaudit dans ces moments-mêmes : cela est heureux. »

Il eût fallu Fragonard pour faire sonner ce rire...

Watteau dessina la Desmares; mais de dos, avec une pèlerine garnie de coquilles, une pèlerine qui ressemble fort à une baignolette, coiffée d'un petit chapeau et tenant le bâton sommé de la gourde (1).

La seconde page de Watteau sur le théâtre français, les *Comédiens François* (2), est encore à Berlin. Cette fois, de la comédie il n'y a plus que Crispin qui, une main dans la coquille de sa colichemarde, gravit, au fond, les marches d'un palais tragique à l'ordonnance Louis quatorzième. Ah! les gens de la troupe ne louent plus leurs costumes à la friperie des *Trois Etoiles* sous les piliers des Halles! Quelle luxe! Les plumes du tricorne du tyran sont non moins belles que sa perruque carrée est fastueuse, et son épée joue coquettement sur un bas de saye brodé au plumetis; la reine et sa confidente sont en robe de cour, le pleurnicheur du second plan est du dernier galant. Sur le marbre du parquet à l'Italienne, ces personnages donnent, saisie dans sa vérité et son mouvement, une querelle de

(1) FIGURES FRANÇOISES ET COMIQUES, n°6; Watteau del, Desplaces sculp; *M<sup>lle</sup> Desmares jouant le rôle de la Pèlerine*. Dans les FIGURES DE DIFFÉRENTS CARACTÈRES, n° 204, il y a un dessin pour cette gravure.

(2) Joannès Michel Liotard a gravé les *Comédiens François*, qui firent partie du cabinet de Julienne, avant de passer en Allemagne. Le tableau a beaucoup souffert.

grands seigneurs, au sortir d'un bal en masque, à Versailles ou à Fontainebleau... C'est toujours le temps de la paysanne en paniers et de l'Alexandre en tonnelet. L'audace de Maupin n'a pas encore porté ses fruits, l'audace de la terrible amoureuse, qui vient d'oser créer Médée sans mouchoir et sans éventail avec, épandu sur sa gorge superbe, le seul flot d'or de ses cheveux.

Avec le *Spectacle François* que possédait Quentin de Lorangère, « Paysage où, sous une tente, des comédiens et des comédiennes jouent une scène française », voilà à peu près ce qui est resté dans l'œuvre de Watteau, de la scène de la rue des Fossés-Saint-Germain.

VIRGILE JOSZ.

